2me Année. — N° 68 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 19 Octobre 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 68 de l'Avenir

Paris, 19 Octobre 1865

AU LOUP! AUX SPIRITES!

OU UNE NOUVELLE SAINT-BARTHÉLEMY

Prêchée par M. EDMOND ABOUT *et quelques autres*

Chers lecteurs, je mets encore sous vos yeux, le nouveau pamphlet que l'honorable citadin de Saverne vient de publier dans l'*Opinion Nationale*, du 15 octobre courant, sous ce titre caractéristique :

LES VESSIES ET LES LANTERNES

Ami lecteur, vous êtes témoin que j'aime à varier les sujets de ces Causeries. Pour faire un peu de bien dans mon modeste emploi, le mieux serait, à mon avis, d'effleurer successivement toutes les questions intéressantes, d'ouvrir les avenues et de donner carrière au bon sens du lecteur, qui saura bien aller jusqu'au bout sans guide.

Je croyais avoir assez fait, presque trop, en accordant deux fois douze colonnes à la discussion des plaisanteries spirites. Si l'on me laissait aujourd'hui le choix de mon sujet, j'aimerais à vous parler de quelques faits intéressants et actuels, comme la mort de ce pauvre duc de Grammont-Caderousse, une jeune et sympathique figure effacée trop tôt de ce monde. Il y aurait quelques bonnes pages à écrire sur la franc-maçonnerie moderne et la dernière excommunication lancée par le pape. On pourrait aussi commenter l'évacuation de la Roquette, cette belle victoire enlevée par l'éloquence honnête de M. Jules Simon (1).

C'est la première fois depuis 12 ans que l'opposition obtient quelque chose du Pouvoir, et ce triomphe (chose importante à noter) est l'œuvre du plus modéré, du plus éclectique de nos orateurs libéraux. Un des traits caractéristiques de l'événement est la collaboration tout à fait imprévue d'un homme qui siége à la gauche et d'une auguste personne qui s'assied sur un trône. Dans la multitude des cœurs que la parole de M. Jules Simon a touchés, il s'est trouvé un cœur d'Impératrice, et le gouvernement a fait une bonne œuvre, *quoiqu'elle* fût réclamée par un de ces terribles députés de Paris.

Avouez que le fait mérite un quart d'heure de réflexion; mais je n'ai pas le droit de m'y arrêter plus d'une minute. Il faut même que je remette aux calendes grecques le restant des observations que j'ai recueillies ces jours derniers en courant la montagne. Messieurs du spiritisme ne veulent pas que je parle de rien, si ce n'est de leur jonglerie (2).

En rentrant chez moi ce matin, j'ai trouvé une lettre du *médium* Alis d'Ambel qui réclame la publicité de l'*Opinion nationale*. M. Alis d'Ambel a pourtant un journal à lui (3). Mais il pense avec raison que l'*Avenir, Moniteur du Spiritisme*, n'est pas assez lu; que la publication de sa réponse entre intimes pourrait être perdue pour la presque totalité du p uple français : Alis veut apparaître aux yeux éblouis de nos lecteurs ordinaires. Paraissez, médium Alis, et faites rayonner devant un public, hélas ! mal préparé, ces lumières d'en haut que vous vendez 9 fr. par an (4) !

(1) M. Edmond About n'oublie pas qu'il appartient à tous les camps, un coup d'encensoir par-ci, un coup d'encensoir par-là : Le *Moniteur* et *l'Opinion Nationale* seront satisfaits. — Merci ! mon Dieu !

(2) Qui donc, nous le répétons, de M. Guizot ou de M. Edmond About est un farceur?

(3) M. About aime mieux écrire à droite et à gauche : ça lui rapporte et ne lui coûte rien.

(4) Nous avons, selon notre habitude inébranlable, mis sous les yeux de nos lecteurs les impertinentes sorties de l'écrivain About; nous avions le droit d'exiger que les lecteurs de l'*Opinion Nationale* connussent tous comme les abonnés de l'*Avenir*, la réponse que nous avons faite à l'auteur de *Madelon*.

(Suit, ici, ma lettre du 3 octobre 1865, adressée à M. Ad. Guéroult, rédacteur en chef de l'*Opinion Nationale*, que nous avons publiée dans notre numéro 66.)

A mon tour maintenant !

*A monsieur Alis d'Ambel, rédacteur en chef de l'*AVENIR.

Saverne, 13 octobre 1865.

Monsieur,

Ce n'était pas à mon honorable ami M. Guéroult, mais à moi que vous deviez adresser votre réponse. Je suis de ceux que l'on rencontre aisément face à face lorsqu'on a quelque chose à leur dire.

Je vous ai mis personnellement en cause, vous et vos compères, dans la question Davenport. A qui la faute ? A vous, qui me faites l'injure de m'envoyer depuis six mois un journal insolemment absurde, où l'on ne conte que des fables ineptes, où l'on affirme aux niais de Paris qu'ils peuvent, avec un peu d'effort, suspendre l'action des lois naturelles (5) ; où l'on évoque les plus grands écrivains d'autrefois pour les faire parler en style de portier. Rien ne vous autorisait à m'inscrire sur la liste de vos abonnés ; je n'ai rien dit ni rien fait dans ma vie qui vous permît de me prendre pour un fou. Si vous m'avez servi le *Moniteur du Spiritisme* (6), si vous m'avez berné pendant deux ou trois mois en me contant les miracles des frères Davenport, c'est sans doute que vous comptiez lasser ma patience, et provoquer une explosion qui vous servirait de réclame. Eh bien ! soit. Je me prête à votre ambition de boutiquier spirite. Vous allez être célèbre, ou du moins connu.

Quand je dis vous, ce n'est pas que je m'attaque à votre petite ou grosse personne. Je ne vous connais pas plus que vous ne me connaissez, et c'est beaucoup dire (7). Je ne sais pas si vous êtes jeune ou vieux ; si vous avez écrit des livres, ni le

(5) Monsieur, toutes les lois de Dieu sont naturelles. Mais j'oublie que vous ne croyez pas en Dieu.

(6) Vous avez invité les directeurs des journaux de Paris, à vous envoyer leurs feuilles (*même de chou*) à Saverne. Mais le numéro de l'*Opinion Nationale* où vous avez fait insérer cette demande n'est peut-être plus dans votre collection?

(7) Pardon ! je vous connais depuis 1848.

FEUILLETON DE L'AVENIR

L'ombre des plantes

Vers le milieu du XVIIme siècle, des chimistes, tels que Digby, Kercher, Borellus, entreprirent de ressusciter les plantes. Ils brûlaient une fleur quelconque et en ramassaient toutes les cendres dont ils tiraient des sels par la calcination ; on mettait ensuite les sels dans une fiole, mêlés à certaines substances qui avaient le pouvoir chimique de leur communiquer un mouvement de travail interne au moyen de la chaleur. Ce mélange formait bientôt une poussière dont la nuance inclinait au bleu ; de cette poussière, toujours légèrement échauffée, il s'élevait un tronc, des feuilles, une fleur, l'apparition d'une plante se montrait, l'ombre de la plante brûlée sortait du milieu des cendres avec tout son éclat végétal; la fiole ne semblait plus qu'une cloche de verre, abritant une fleur exotique un peu fanée, dans une serre de jardin. Mais dès que la chaleur avait disparu, le fantôme s'évanouissait, s'écroulait à proprement dire, et les débris de ce spectre floral, précipités au fond de la bouteille, redevenaient poussière séminale et embryon confus.

Cette apparition des fleurs fut constatée, dit-on, par la société royale de Londres, qui opéra sur les cendres d'une rose. Toutes les transformations naturelles, depuis le bouton fermé jusqu'à la corolle aux pétales tombants, ces métaphores mystérieuses du langage de l'amour se succédèrent sous le doigt glacé des savants et au souffle ardent du laboratoire. Témoin de ce prodige, le poëte Cowley s'imagina qu'il avait aussi ranimé par la chaleur d'une cornue des caractères écrits avec du jus de citron, et il célébra un phénomène que sa bonne foi crut commun à l'alphabet et aux végétaux, par des fleurs de style tout à fait dans le goût de l'époque et que Scarron n'eût pas reniées.

Le père Kircher avait expliqué le secret de la résurrection des plantes. Les sels du végétal brûlé, — disait le moine, — mis en mouvement dans la fiole par la chaleur, se séparent des cendres et voltigent comme un tourbillon. Ainsi suspendus, ils prennent la même route, s'arrêtent aux mêmes places, et affectent la même figure qui leur était familière durant la vie de la plante ; ils retournent sympathiquement à leur première destination ; ils s'alignent, en quelque sorte, dans le dessin évanoui, selon les formes rompues du végétal. Chaque corpuscule de sel obéit à son penchant, et, depuis le pied jusqu'au sommet de la plante, tiges, branches, feuilles, fleurs, tout se reconstruit miraculeusement, comme si l'action d'une chaleur factice tenait lieu des émanations solaires.

D'après André Delrieu, **Revue de Paris**, 1839.

public ni moi nous n'en avons rien su; la lecture de vos articles ne m'a pas même indiqué si vous aviez été à l'école. Foin des personnalités! Si j'avais eu la tentation de me laisser aller sur cette pente, l'exemple de vos bévues m'aurait immédiatement arrêté. Je vous laisse le privilége d'assaisonner ma personne à la sauce spirite, de dire que j'ai fait mes premières armes dans le *Figaro*, et que le sire de Villemessant m'a ouvert la carrière littéraire. (8) Gardez, monsieur, gardez pour vous le ridicule qui punit les calomnies ignorantes et sottes. Les esprits qui vous dictent une agréable prose n'ont pas lu le dictionnaire de Vapereau. Plaisantez avec eux sur la première dent de mon fils, qui n'a pas encore de dents, et qui d'ailleurs est une fille. Ces pataquès ne troubleront pas la foi des malheureux qui vous tiennent pour infaillible; mais j'écris pour le public sensé, je dois donc éviter des bourdes qu'on porterait à mon passif.

J'ai eu le tort de plaisanter sur votre nom; et j'en demande pardon à l'homme qui l'a honoré, c'est-à-dire à monsieur votre père. Expliquons-nous pourtant; je n'ai pas commis une faute, mais une erreur, et le vrai coupable, c'est vous. Pourquoi avez-vous pris la profession de médium (9)? Les médiums se donnent volontiers des noms de fantaisie; j'ai cru que Alis d'Ambel en était un. Est-ce que M. Allan Kardec, votre compère en Spiritisme, se nomme réellement Allan Kardec? Vous savez bien que non, et vous savez aussi le vieux proverbe français : Dis-moi qui tu hantes... Et vous-même, monsieur, ne signez vous pas quelquefois de noms qui ne sont pas les vôtres (10)?

Un médium croit-il commettre un faux en écriture historique lorsqu'il met le nom d'un grand homme au bas de ses élucubrations (11)? J'ai sous les yeux un numéro de la *Revue spirite*, rédigée par ce M. Allan Kardec, votre compère, qui ne s'appelle ni Allan ni Kardec (12). J'y trouve saint Louis, Lamennais, saint Augustin, le cardinal Wiseman, radotant à l'unisson un patois spirite. Il est bien établi qu'un médium écrit ce qui lui passe par la tête et signe du nom qu'il veut. Direz-vous le contraire? Vous figurez dans ce numéro comique où le cardinal Wiseman a eu besoin de se faire assister par saint Augustin pour confectionner la phrase suivante :

Oh! oui, mes amis, c'est avec bonheur et reconnaissance pour celui à qui nous devons tout, que je viens vous exhorter, vous qui avez le bonheur d'être admis parmi les ouvriers du Seigneur, de persévérer dans la voie où vous êtes engagés; c'est sinon la seule, au moins la meilleure, car si une partie de l'humanité peut faire son salut avec la foi aveugle sans tomber dans les embûches et les dangers qu'elle offre, à plus forte raison ceux dont la foi a pour base la raison et l'amour de Dieu, que nous vous faisons connaître tel qu'il est, doivent arriver à conquérir la vie éternelle dans le sein de ce même Dieu.

(*Revue spirite*, 8e année, p. 221.)

Ne comprenez-vous pas qu'un simple mortel étourdi par ce pathos, ébloui par cette mascarade de grands noms ridiculement portés, finisse par concevoir des doutes sur la vraie personnalité du médium? Qu'est-ce qu'un médium, selon la doctrine spirite? Un étui de chair et d'os où les âmes les plus distinguées viennent se loger tour à tour (13). Il était saint Louis ce matin, en prenant son café au lait; il est Lamennais à midi; ce soir, il s'appellera Wiseman, et signera tous ces noms sans scrupule. Il s'agit bien du nom, du modeste nom de famille! Qu'importe qu'on se nomme Alis d'Ambel ou Kardec, si l'on n'a qu'à se chatouiller un peu pour devenir Cléopâtre ou Napoléon?

Mais je n'oublierai plus, monsieur, que vous vous nommez Alis d'Ambel à la ville, et je m'engage à respecter un nom qui fut noblement porté. Je n'en ai plus qu'à vous, c'est-à-dire à votre journal et à votre prétendue doctrine.

Votre journal a-t-il, oui ou non, consacré une série d'articles à la gloire des Davenport? C'est par lui que j'ai su le nom des thaumaturges, lorsque les thaumaturges faisaient vaguement espérer leur visite au peuple de Paris (14).

Est-ce vous ou un autre Alis d'Ambel qui signiez un acte de foi dans l'*Avenir*, il y a six semaines, quand ces Américains donnaient leurs répétitions générales à Gennevilliers? « Nous avons vu, et nous croyons (15)! »

Aujourd'hui, vous changez de note: « Le spiritisme, ditesvous, n'est ni le complice ni le compère de ces messieurs! Ils sont médiums, c'est notre conviction sincère, mais ils ne sont nullement spirites. Ce sont des spéculateurs américains, etc. »

Ces pauvres Davenport! Me voilà tenté de les plaindre. Le spiritisme en fait des dieux, tant qu'il espère profiter de leurs trucs. Aussitôt la mèche éventée, les dieux tombent au rang des médiums spéculateurs.

Encore ne jouiront-ils pas longtemps du seul titre qu'on leur laisse. Attendez seulement huit jours, et vous verrez! Je me trompe: huit jours sont un terme trop long. Ah! scélérats d'Américains! vous avez laissé voir la malice de votre armoire! Vous n'êtes que des jongleurs, et l'*Avenir*, moniteur du spiritisme, vous le dira sur le champ. Dans le même numéro, à la colonne suivante, je lis:

« Les frères Davenport m'importent peu. Leur cause n'est pas la nôtre. Jongleurs, ils ont trompé le public en se disant médiums.

» Médiums, ils auraient mérité leur sort en faisant marchandise de leurs facultés (16). »

Voilà deux hommes lestement exécutés. Le Moniteur du spiritisme n'y va pas de main morte. Ceux qu'il décore officiellement du titre de médiums à la quatrième colonne passent jongleurs à la cinquième. Y a-t-il donc si peu de distance entre un jongleur et un médium? Vous, Monsieur, qui comptez parmi nos médiums les plus considérables, pourriez-vous en si peu de temps retomber au niveau des jongleurs? A quel signe distingue-t-on les uns des autres? Quel est le juge qui prononce en dernier ressort dans ces questions délicates? Si c'est vous, je suis bien tranquille; mais si c'est un autre, je crains pour vous.

Vous souriez de mon ignorance. Hé bien! non, je ne suis pas un ignorant en ces matières, et s'il fallait exposer la doctrine du spiritisme, je m'en tirerais peut-être aussi bien que vous.

Le spiritisme est une sorte de catholicisme échauffé, mystique et maladif. En dépit des progrès de la raison publique, beaucoup de femmes, de vieillards, de valétudinaires, d'oisifs, d'esprits faibles ont la rage du merveilleux (17). Le monde réel ne leur suffit pas, les plus nobles rêveries de la métaphysique, les plus douces espérances d'outre-tombe ne leur semblent ni assez réelles, ni surtout assez proches. Cette foule de gens nerveux et pressés a besoin d'escompter ici-bas les espérances de l'autre vie. Elle veut voir travailler Dieu dans les salons obscurs; elle a besoin de toucher du doigt les âmes immortelles. Elle ne doute pas que saint Louis ne soit logé au premier étage du ciel, mais elle en douterait encore moins s'il venait casser un verre de lampe ou faire *toc toc* dans la cheminée. Quelques milliers de Français et de Françaises sont en deuil de parents bien aimés. On s'inquiète de ceux qu'on a perdus; on payerait très-cher pour avoir de leurs nouvelles. Et s'ils daignaient venir en apporter eux-mêmes, quelle joie!

Les malades abandonnés de la science lèvent les yeux au ciel et disent :

« Si Dieu voulait, il ferait un miracle en ma faveur; ou, si le temps lui manque, il m'enverrait un simple renseignement; la formule du remède qui doit me guérir. Je ne lui demande pas de quitter le timon de l'univers pour panser mes petites plaies; qu'il expédie un ange, un esprit, une ombre, le plus humble des volatiles surnaturels qui encombrent son paradis. Le plus ignorant des morts en sait plus long sur tout que les plus savants de la terre. Comment obtenir cette grâce? La prière, dit-on... Mais j'ai déjà tant prié? Ne serait-il pas temps d'essayer autre chose? »

Les ambitieux qui rêvent au lieu d'agir et attendent les alouettes rôties font le même raisonnement: « Si Dieu voulait! Il est si riche! Un million ne le ruinerait pas. Il a tous les pouvoirs en main : pourquoi me refuserait-il une sous-préfecture? Je lui rendrais hommage et le servirais en bon vassal. » Un autre, qui se repent d'avoir négligé ses études, veut arriver au talent par des chemins de traverse. Au lieu de piocher comme un serf de l'Ecole normale ou de l'Ecole polytechnique, il demande des collaborateurs au ciel. Les écrivains, les artistes, les savants pullulent là-haut; si l'un d'eux se dérangeait un moment pour me dicter un chef-d'œuvre! Non-seulement il ne se fatiguerait pas, mais il se distrairait en travaillant pour moi, ce grand homme! »

J'en passe, et des plus ridicules. Ceux qui veulent connaître l'avenir pour spéculer dessus ou simplement pour savoir; ceux qui ont à se venger d'un ennemi, et qui craignent la police correctionnelle : « Qu'il serait doux de convoquer Mozart, Beethoven et Donizetti et de les envoyer faire charivari chez le nouvel adjoint de mon village! »

Les magiciens de tous les temps ont exploité ces secrètes aspirations de la faiblesse humaine. Ils promettaient à l'un le pouvoir, à l'autre la fortune, à l'autre la possession d'une belle indifférente; la gloire, la santé, la vengeance, la vue d'un parent ou d'un ami regretté; que sais-je encore? Le tout par l'intercession du diable. Le diable n'a jamais fait ni bien ni mal à personne: je me trompe; il a fait gagner beaucoup d'argent aux sorciers.

Mais le diable est passé de mode, ses cornes faisaient peur à la grande moitié des dupes; la concurrence prêchait contre lui; le bûcher consumait de temps en temps un de ses hommes d'affaires.

Il s'est fondé une nouvelle école de magiciens, plus habile à coup sûr et plus prudente que l'ancienne. Les sorciers d'aujourd'hui sont des chrétiens irréprochables; ils rendent hommage à Dieu, ils n'évoquent que les bons esprits; ils commentent l'Évangile en style amphigourique et, grâce à cette politique, non-seulement ils désarment les rigueurs de l'Église, mais ils attirent jusque des prêtres autour d'eux. A cela près, le troupeau des dupes n'a point changé, c'est toujours la même laine qui se fait tondre. Lisez l'*Histoire du merveilleux* dans les temps modernes, quatre volumes, par M. Louis Figuier (18): vous y verrez, monsieur, la liste de vos ancêtres. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on fait parler les morts, qu'on prédit l'avenir et que l'on fait voyager les esprits d'un corps à l'autre. Le spiritisme contemporain se traîne timidement sur les brisées de la magie, en glanant çà et là quelques pièces de cent sous (19).

Le premier venu, lorsqu'il a épuisé ses ressources et son crédit, ouvre boutique du merveilleux; il se décerne un brevet de *médium* et donne des soirées où l'on paye. Son logement devient une sorte d'église; il prend lui-même, au bout d'un certain temps, la gravité ecclésiastique. Il appelle les bons esprits, il invite les mauvais à vider l'enceinte; et l'exercice commence. Dix, quinze, vingt innocents évoquent les esprits des morts à leur aide; ils se battent les flancs, ils se donnent la fièvre, et l'un d'eux finit par se croire inspiré. Il griffonne, il griffonne, sa main tremble, ses nerfs s'usent, et le malheureux accouche enfin d'une platitude qu'il signe Démosthènes ou Cicéron.

Quelquefois pour frapper les âmes les plus grossières, Cicéron daigne agiter une sonnette et Démosthène atteste sa présence en cognant au plafond. Voilà les grands miracles du spiritisme moderne; les nouveaux mages, dont vous êtes, n'ont rien donné de plus à tous ces affamés qui courent au surnaturel. Votre Moniteur et les autres journaux du spiritisme publient à qui mieux mieux les chefs-d'œuvre dictés d'en haut. J'en ai lu de toutes les façons, et même de la vôtre, monsieur, et je n'ai vu que des platitudes (20). Les médiums ne sont pas même assez lettrés, pour faire du pastiche. Vous me direz que si l'on avait un peu de littérature on ne choisirait pas le métier de médium. Mais encore faudrait-il donner quelque vraisemblance à la chose. On ne demande pas que vous fassiez un opéra de Mozart ni une comédie de Molière. Essayez seulement d'inviter La Fontaine à écrire pour vous une fable de plus.

M. Allan Kardec a publié le *Livre des Esprits*, dicté par les esprits; les esprits ont daigné même en corriger les épreuves. On ouvre le volume, et l'on n'y trouve qu'un gâchis de phrases pâteuses; pas une idée nouvelle, et pas plus de style que dans un numéro du journal l'*Avenir!* Etait-il nécessaire de déranger les esprits pour si peu?

Mais vous, monsieur, vous venez de manquer une belle occasion de venger la doctrine. Au moment d'apparaître devant le public libéral, instruit et peu mystique de l'*Opinion nationale*, il fallait évoquer l'esprit de Paul-Louis Courier.

Gavarni, un esprit vivant, a écrit une belle parole qui me revient en tête, à chaque instant; depuis que j'ai commencé cette lettre :

« Mangeux et mangés, c'est l'histoire ancienne; blagueux et *blagués*, c'est l'histoire moderne. »

Si j'étais né au temps de l'histoire ancienne, j'aurais pris le parti des mangés contre les mangeux. En 1865, il n'y a qu'une chose à faire : défendre les *blagués* contre ceux qui les *blaguent* (21).

Vous prétendez qu'en agissant ainsi j'attente à la liberté, et

(8) Oh! monsieur! je ne devais pas parler de *Tolla*.

(9) Où avez-vous vu que j'ai pris cet état pour une profession, et que j'en ai tiré salaire?

(10) Non, monsieur.

(11) Distinguons, je vous prie. Les communications ne sont jamais données que d'une manière hypothétique. Au surplus, les lecteurs de l'*Avenir* connaissent notre opinion sur la valeur des signatures obtenues.

(12) Pour un fils de *Voltaire* dont le nom était *Arouet*, vous êtes bien difficile. Jugez l'œuvre, Monsieur, c'est votre droit; mais respectez l'homme de quelque nom qu'il se couvre.

(13) Non monsieur! Vous ignorez le B, A, BA spirite; car vous dites une énormité! Bah! vous avez été à l'école... normale; ça vous suffit pour connaître et parler de tout; je le veux bien.

(14) Permettez, j'ai reproduit d'après les journaux anglais et américains ce qui concernait ces médiums. Or, m'accuser de glorifier les Davenport pour cela, c'est aussi spirituel que d'accuser le docteur Montanier de glorifier le choléra dans l'*Opinion nationale*.

(15) Et nous croyons encore à leurs facultés médianimiques.

(16) Avez-vous fait un cours de logique?... On pourrait croire que non.

(17) Qui voulez-vous tromper? Votre assertion est comme la plupart de celles qui sortent de votre plume, absolument fausse.

(18) Je vous conseille d'en parler! — Une belle histoire, ma foi!

(19) Calomnions! calomnions! Il en restera toujours quelque chose.

(20) Merci! Vous êtes bien honnête! gardez vos compliments pour vous.

(21) Ah! Monsieur! vous oubliez que vous n'avez été, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'un BLAGUEUX.

Pour toutes les notes : ALIS D'AMBEL.

vous pensez ameuter contre moi la *classe paisible et nombreuse* des dupes. Distinguons, s'ils vous plaît. Il y a deux éléments dans le spiritisme, et ce n'est pas attenter à la liberté des moutons que de crier : au loup!

EDMOND ABOUT.

SUR L'HORTODOXIE SPIRITE

Carcassonne, 1865.

Monsieur et cher Collègue,

En principe, je partage vos sentiments. S'agit-il de la *réalité* des phénomènes, du principe *intelligent* qui se manifeste, de la communication des vivants avec les morts? Sur tous les points nous devons nous montrer *inébranlables;* pas de transaction possible; le Spiritisme est au moins cela, ou il n'est rien.

S'agit-il au contraire de l'enseignement des Esprits, de la partie théologique, philosophique? Liberté complète, pas d'orthodoxie; l'orthodoxie c'est la négation du progrès. Voyez les protestants d'aujourd'hui, ils ont émancipé la raison; et certains veulent s'imposer par la foi.

N'imitons ni les protestants ni les catholiques. Colligeons les leçons des morts, soumettons-les au creuset de notre raison; ne nous hâtons pas de formuler un code; laissons à chacun son *credo*. Discutons sans nous imposer. J'ai pour moi une règle qui me dirige dans mes jugements. J'admets un Dieu infiniment puissant, infiniment bon, infiniment juste. Toute doctrine qui heurte l'une de ces trois qualités, je la repousse.

Avant d'être Spirite je n'admettais pas la réincarnation. J'ai étudié; aujourd'hui la réincarnation seule m'explique Dieu et l'humanité. Sans la réincarnation plusieurs passages de l'Évangile n'ont pas de sens. J'ai été déterminé moins par les révélations des Esprits que par mes propres réflexions; mais je ne pense que *pour moi*, laissant à chacun le soin de penser pour lui.

Permettez-moi une réflexion d'une autre nature. Les livres sont indispensables pour préparer au Spiritisme. Seuls, ils font peu de croyants. En semblable matière on n'est jamais mieux convaincu que par soi-même. Or, le moyen le plus facile, je pourrais dire indispensable, c'est la *typtologie*. Le médium écrivain n'impresionne pas le réfractaire. Celui-ci suppose que le médium écrit ses propres pensées. La table qui se dresse, qui bondit avec ou sans contact, en dehors de toute chaîne, à distance de toute personne, la table qui dicte des phrases lettre par lettre, qui vous donne toujours l'imprévu; la table, dis-je, prouve jusqu'à l'évidence l'intervention d'une intelligence invisible. Faites des médiums typtologues, recommandez la typtologie, dites à vos lecteurs: « Vous » niez le Spiritisme, mais expérimentez vous-mêmes; » pas n'est pas besoin de franchir les mers, d'aller en « Chine, pour vous assurer de l'existence de Pékin; en- » fermez-vous trois ou quatre amis sûrs dans votre cham- » bre, formez la chaîne sur un guéridon, mentalement » élevez votre âme vers Dieu et attendez l'action » des Esprits. Sachez ne pas vous décourager; les pre- » mières tentatives ne sont pas toujours fructueuses; » pas de crainte, pas de parti pris ni pour ni contre; » persistez; la volonté est un levier dont la force est » immense, servez-vous-en. La table sert de plume aux » Esprits; commencez donc par fournir la plume; dans » les premières séances ne vous occupez donc que du » phénomène physique; les dictées viendront plus tard. » Commencez l'étude des mathématiques par l'addition, » la lecture par l'alphabet: *la table est l'alphabet du* » *Spiritisme.* »

J'ai de l'expérience; j'ai vu avec peine bien des hommes commencer leurs études Spirites par la fin. C'est pour beaucoup le moyen de ne jamais faire un pas.

J'insiste: la méthode que je donne est *infaillible*. Oh! je sais bien qu'elle paraîtra trop simple à nos savants. Je n'ai pas de néologisme, de grands mots à leur servir. Seulement je suis dans le vrai. « Incrédules, expérimentez, *sachez persister*, » (les années, et souvent les mois ne sont pas nécessaires).

La question de l'immortalité de l'âme mérite quelque sacrifice!

Adieu, mon cher collègue, on m'attend, je n'ai pas le temps de me relire, et ma plume de fer, plume affreuse, me permet à peine de vous serrer affectueusement la main; mes amitiés à tous les nôtres.

MATHURIN.

Un trio de feuilletonistes

M. Oscar Commettant vient de payer ses arrérages (1); en conscience il le devait bien : antécédents obligent; même il s'est fait un peu attendre; mais, il faut croire qu'il avait pour cela ses raisons. M. Commettant, du reste, a toujours plus d'espiéglerie que de fiel, c'est le petit Gavroche de la chose, le chat mignon jouant sur le tapis. Il sait faire rire ceux même qu'il égratigne, c'est un don que tout le monde n'a pas.

M. About aussi est un homme d'esprit; personne n'en doute, et lui moins que personne. Mais l'esprit est quelquefois le manteau de Diogène; M. About est-il bien sûr de son manteau?

L'assaisonnement peut faire passer bien des crudités: mais il en est que le sel ne saurait corriger, même pour les palais les moins difficiles, et aujourd'hui ils sont en général assez délicats.

M. About le sait-il?

On se le demande.

Quoi qu'il en soit, pendant que M. Commettant égratigne, et que M. About s'efforce d'écorcher, M. Ulbach se livre a un autre passe-temps: à chacun son rôle, dans la comédie humaine, selon ses goûts et ses aptitudes; M. Ulbach a pris celui de Bazile, c'est qu'apparement il a pour lui plus d'attrait; et d'ailleurs on ne saurait tous se copier.

Tous les confrères du feuilletoniste du *Temps* n'avaient encore vu dans les Spirites que des niais à dégourdir, des fous à lier, ou des charlatans à fustiger; l'œil de M. Ulbach a su y découvrir bien autre chose.

Il y a vu des assassins à signaler.

« Je suis *certain*, » dit-il, en parlant de Spirites assistant au spectacle Robin « qu'ils administreraient volontiers un châtiment manuel, peut-être même avec un couteau, à ce profanateur des choses saintes. »

Ce *peut-être même avec un couteau* vous fait infiniment d'honneur, M. Ulbach!

Et si l'on songe qu'il y en a, de ces Spirites, soixante mille dans Paris, d'après M. Ulbach lui-même, on ne sera plus surpris de l'effroi des *gens de bien*.

Comme on le voit, plus rien ne manque à notre apologie; et ce ne sont plus cette fois les fils d'Ignace ou de Torquemada qui écrivent seuls de pareilles choses; ce sont les fils de Voltaire et de Rousseau. Nous marchons à l'unité.

Ah! Messieurs les Bazile de robe noire, longue ou courte, en vous attribuant le monopole de l'injure et de la calomnie, c'est vous que l'on calomniait.

Les trois feuilletonistes ci-dessus, résument à peu près, chacun dans son genre, tout ce qui a été lancé d'outrages en ces derniers jours contre le Spiritisme et les Spirites, par les champions en titre de la *liberté*, de la *tolérance*, de la *fraternité*. On peut donc, en lisant les feuilletons ci-dessous indiqués, se faire une idée assez exacte des allures et des tendances de la presse soi-disant libérale, ainsi que de la force de ses arguments.

(1) Voir le feuilleton du *Siècle* du 11 octobre.

(2) Voir les feuilletons de l'*Opinion nationale* du 10 et du 20 septembre.

(3) Voir les feuilletons du *Temps* du 18 et du 25 septembre.

Tout ce qui a été dit dans les autres journaux et dans les follicules, n'est que du ressassé. Ce sont des voix mises au diapason, et pas autre chose.

Crier *haro* sur le Spiritisme est en ce moment le genre à la mode, c'est le *chic* du jour; on se compromettrait gravement si on ne venait à son tour lui donner le coup de pied.

Ce n'est pas que le lion soit aux abois, tout au contraire, c'est parce qu'il se porte trop bien; mais on sait qu'il ne mord pas et l'on est brave.

Mais qu'a donc fait le malheureux, et pourquoi cet ostracisme?

Pourquoi? Demandez-le à tous ceux qui crient, demandez-leur des preuves de leurs griefs, et pesez bien.

C'est l'ostracisme d'Aristide.

Et de tout cela qui se fâcherait?

Ceux-la seuls qui ne connaîtraient pas l'esprit humain, sa nature, sa marche et les lois de la résistance.

Nous essayerons de développer plus tard quelques idées à ce sujet.

P. XAVIER.

L'ENFER ET LE PURGATOIRE

SELON LE SPIRITISME

Nous avons pensé que le Dieu et le Ciel du Spiritisme étaient bien supérieurs à la conception antique de la mythologie ordinaire, parlons en quelques mots aujourd'hui des punitions et des redressements de l'âme coupable ou imparfaite.

Le Spiritisme enseigne que pour les grands criminels, il y a un état de souffrance morale, d'autant plus accablant et plus terrible, qu'ils sont plongés pendant un certain temps dans la désespérance absolue, et qu'ils n'entrevoient aucune limite à leur châtiment. C'est là l'enfer, dans la conscience et la triste conviction du coupable. Nos doctrines conservent donc de ce dogme sauvage tout ce qu'il avait de bon et de moral pour retenir les hommes grossiers, sur lesquels la menace des punitions est nécessaire. De plus nous en conservons la notion philosophique. Si le libre arbitre de l'âme dégradée est toujours rebelle, si elle pèche toujours, si elle ne s'élève pas au repentir par l'expiation, elle restera dans une position malheureuse. Tout est donné, tout est offert, et le secours divin et l'intervention des Esprits amis, mais faut-il encore volontairement l'accepter; à la vérité nous pensons, à la suite d'Allan Kardec, que tôt ou tard l'âme se relève plus ou moins de ses chûtes; elle en a le pouvoir, mais il faut aussi qu'elle en ait la volonté.

Ce qu'on peut nommer le purgatoire spirite, c'est l'erraticité stationnaire avec le regret amer de ses fautes et de ses vices, tempérée toutefois par l'espoir certain du pardon, et de l'avancement dans de nouvelles épreuves.

Nous disons que ces notions de l'enfer et du purgatoire sont d'une part moins vagues et plus précises que dans les religions du paganisme, de l'autre qu'elles écrasent du poids de leur vérité resplendissante les délirantes conceptions du moyen âge sur l'état perpétuellement souffrant des démons et des damnés.

Nous avons si bien fait justice de ces monstrueuses opinions, à la suite de tous les grands penseurs de l'humanité, dans notre récent ouvrage *Pluralité des existences de l'âme* (1), que la question nous parait désormais vidée, et la certitude acquise sur tous les points.

Il y a lieu de s'étonner vraiment que le fanatisme et la superstition aient pu soutenir si longtemps les croyances féroces et abominables de la damnation et de la réprobation, et qui plus est qu'on les ait mises sur le

(1) Chez Didier et Ce, quai des Augustins 35; un fort volume 3 fr 50 cent. *franco*.

compte du Christ, notre divin Maitre, dont la figure ineffable est toute imprégnée de mansuétude et de pardon. Oui, répondait-on; mais il parle de *feu éternel.* Théologiens aveugles et ignorants, ne saviez-vous donc pas par la comparaison des écritures que ces expressions *in æternum, in sempiternum*, se prennent toujours et sans aucune exception pour un temps long et indéterminé, mais jamais par une éternité absolue, quand elles s'appliquent aux créatures. Les exemples en foisonnent, et vraiment il fallait pour ne pas le comprendre avoir sous les yeux l'épais bandeau de vos fanatiques fureurs. La déclaration en a été faite claire, nette, irréfutable el par des laïques et par des membres du clergé lui-même. Il est par trop inutile d'insister. (1)

Les partisans de l'enfer absolu, sentaient bien le néant ou tout au moins l'insuffisance des arguments tirés des textes sacrés, ils ne craignaient pas d'en appeler au paganisme sur ce point et à Virgile l'interprète vivant des croyances gréco-latines.

Sedet, æternum que sedebit,
Infelix Theseus

Mais ils n'étaient pas plus heureux sur ce point, car Virgile après avoir parlé du tourment éternel des grands coupables, les admet sans faire de distinction, à boire au bout de mille ans de l'eau du Léthé, et à reprendre un corps sur la terre pour de nouvelles épreuves et une nouvelle vie.

HAS OMNES, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno.
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti.

TOUTES les âmes, au bout de mille ans (de récompenses ou de peines) Dieu les appelle en nombreux essaims au fleuve *Léthé*, afin qu'elles puissent renaître sur la terre, privées de souvenirs (pour y recommencer une carrière neuve). Tel est bien le sens de Virgile et ce sens est exclusif de l'éternité absolue, puisque l'éternité était pour lui et dans son langage, un laps de temps de mille ans après lequel le Tartare et l'Elysée se vidaient et changeaient ainsi d'aspect.

Les partisans de l'enfer éternel sont donc battus sur tous les points d'érudition, comme de philosophie et de théologie. Non-seulement ils blasphémaient contre Dieu, mais en voulant attribuer leur détestable opinion au Christ, ils insultaient le Messie et le Verbe. C'est jugé, passons.

Toutefois, et ce sera toujours le grand honneur du catholicisme, cette forme du christianisme, d'avoir reconnu l'existence d'un purgatoire entre le ciel et l'enfer; par là il se rapproche beaucoup plus de la vérité divine que toutes les églises protestantes qui le nient, par là aussi il a plus de tendances à rentrer dans l'unité de la foi universelle. Nous savons bien que cette croyance au purgatoire est encore mêlée de beaucoup d'indétermination et même de mesquines erreurs. Certains théologiens considèrent le purgatoire comme un lieu où règne le feu de l'enfer, à la seule exception qu'on peut en sortir, mais les tourments y atteignent la même intensité. Folles et atroces imaginations! Cependant il y a des théologiens perspicaces qui se sont élevés au-dessus de ces *ignorantins.* Nous pourrions en citer un grand nombre; un seul suffit à nos desseins. Paul Laymann pose la question suivante dans les *Prælectiones theologicæ*, p. 286. Y a-t-il un seul lieu pour le purgatoire? — Nous ne le pensons pas, les fautes à expier étant plus ou moins graves, plus ou moins variées, peuvent nécessiter pour le redressement des âmes des séjours différents. — Mais voici par quoi il se rapproche encore plus des véridiques doctrines : Peut-il y avoir plusieurs séjours successifs pour la même âme en purgatoire? Oui, répond-il, puisqu'après avoir expié douloureusement d'abord, elle peut avant d'être assez pure pour le ciel, être envoyée dans un séjour qui sera pour elle un lieu de rafraichissement relatif (locos relativi refrigerii). Il faut avouer que chez des théologiens aussi sensés, quoique orthodoxes, les opinions sont exprimées de la sorte que toute différence cessant peu à peu, elles se confondent presque avec la vérité divine et la foi universelle du genre humain, telles que le Spiritisme les proclame. Quant à l'opinion qu'on ne peut mériter par soi-même dans le purgatoire, elle est bien fausse, il est vrai, lorsqu'on l'exagère et qu'on applique l'expression *purgatoire* aux nouvelles épreuves; mais elle est très-réelle, si elle s'applique purement et simplement à l'erraticité. On n'y contracte pas de nouveaux mérites, de nouveaux droits à l'avancement, et on y a besoin grandement de la prière de ses parents et de ses amis. La mort, comme le dit très-pittoresquement saint Martin, est un relais dans le voyage, on arrive avec des chevaux usés et fatigués, et il faut en reprendre de neufs pour continuer la course, mais on ne peut le faire qu'après avoir soldé tous les comptes du précédent relais. Ainsi, dans l'erraticité, on se purifie par le repentir, par les réflexions salutaires des fautes de l'existence passée, mais si on n'y a pas assez développé ses énergies, et conquis des vertus, rien ne vous pousse en avant dans la voie ascensionnelle, il faut nécessairement se réincarner, soit dans ce monde, soit dans tout autre approprié à votre état, il faut y faire provision plus abondante de lest, pour monter plus haut.

La théologie du Spiritisme (notion de Dieu et de l'immortalité), est donc pleinement supérieure à toutes celles du passé. Ce point est désormais acquis, y insister davantage ce serait enfoncer une porte ouverte. Constatons seulement notre victoire, la victoire de la vérité sur l'erreur, de la lumière sur les ténébres, de l'amour sur la haine, de la miséricorde sur la stupide et implacable vengeance.

André Pezzani.

(1) Voir notamment la profonde dissertation de l'abbé X. dans *la Religieuse*; il y résume très-clairement tous les travaux antérieurs qui ont mis en relief cette incontestable vérité.

Le Docteur Ferguson

Le docteur Ferguson, qui avait accompagné les frères Davenport en Angleterre et qui avait ouvert toutes les séances de ces médiums par quelques remarques préliminaires, étant sur le point de retourner aux États-Unis, les Spiritualistes de Londres se sont réunis le 14 de ce mois au « Spiritual Lyceum » afin de lui présenter une adresse exprimant tous les regrets causés par son prochain départ. L'assistance était nombreuse. M. Benjamin Coleman occupait le fauteuil comme président; l'adresse ayant été lue par M. Cooper, propriétaire du *Spiritual Times*, le Dr Ferguson y répondit par un discours plein de pensées nobles et élevées. Nous en citerons le passage suivant :

« Je n'ai pas de craintes pour la vérité; qu'elle vienne » de la terre ou du ciel, je sais, que les preuves spirituelles pénétreront dans toutes les âmes vraiment religieuses. Des médiums de fort degré aideront l'œuvre, » et l'ère nouvelle approche, où la grande pensée que » l'Esprit influence toutes les formes de la matière et » les événements de la destinée humaine, sera universellement reconnue. En prenant congé de vous, je dois » déclarer, que c'est la connaissance intime de cette vérité, qui me permet de voir un frère dans chaque » homme, un frère d'une même nature, quel qu'en » soit le développement, et destiné à une même fin. » Ceci est vrai non-seulement pour vous, mes amis, » mais aussi pour les millions qui composent l'humanité. Le balayeur des rues, le ministre dans sa chaire, » le seigneur dans son manoir, la reine sur son trône et » les travailleurs dans vos mines et fabrique — jusqu'à » la prostituée de l'heure de minuit, dont l'homme a » honte en plein jour — jusqu'aux criminels dans vos » prisons, jusqu'aux condamnés sur vos échafauds — » tous me sont également chers, car ils appartiennent » tous à cette famille, dont le Père est Un, et dont la » destinée est la même. »

Après un discours chaleureux prononcé par M. Powell, rédacteur en chef du *Spiritual Times*, M. F. Perceval rappela en peu de mots la grande valeur morale et la haute intelligence du Dr Ferguson; puis il demanda à ce dernier de vouloir bien faire connaître les motifs, pour lesquels il avait quitté les frères Davenport. Le Dr Ferguson répondit, que ne connaissant pas la langue française et étant rappelé chez lui il avait été forcé de se séparer d'eux, ne pouvant plus leur être utile; qu'il n'avait pas eu d'autre motif et qu'ils s'étaient quittés dans les meilleurs termes.

Le président M. B. Coleman dit alors, qu'il fallait attribuer le silence que le docteur avait gardé dans son discours sur cette séparation, à sa délicatesse naturelle, mais qu'il lui dirait ce qu'il savait de cette affaire. Les frères étaient maintenant en rapport avec M. Guppy, l'auteur du livre célèbre *Mary Jane*, qui avait des opinions particulières sur les manifestations, et qui expliquait leur origine par une espèce de théorie de « fluides chimiques » ou « d'essence phosphorique. » M. Guppy aurait meublé un château à cinq milles de Paris et aurait agi avec une grande magnanimité, ayant dépensé 12,500 francs dans l'intention de convertir les savants de l'Europe; mais le président croyait qu'il n'y avait pas la moindre magnanimité, que c'était tout simplement une spéculation de la part de M. Guppy. Une singulière condition serait attachée à la conversion des savants : c'est que ces derniers seraient tenus de publier leurs opinions; mais comme l'exhibition, dont le prix était fixé à 25 francs, n'avait pas encore commencé, il fallait supposer, qu'il ne s'était pas rencontré d'hommes de science pour accepter les conditions de M. Guppy.

Après quelques remarques de M. Harris et après un discours émouvant de M. Spear sur les horreurs de la guerre et les maux de l'esclavage le meeting se sépara.

Traduction de J. Mitchell. (*Spiritual Times.*)

L'OMBRE HUMAINE
produite par des alchimistes.

Des alchimistes se sont rencontrés qui ont traqué l'*ombre* dans un creuset et distillé sur un fourneau, cette enveloppe mystérieuse de l'âme que Dieu probablement ne destinait pas à l'alambic. C'est là ce qu'on nommait, dans le XVIIme Siècle : *experimentum crucis*, l'épreuve de la croix; je ne sais à quel titre, mais sans doute en mémoire du supplice de Jésus, — ajoute l'auteur auquel nous empruntons ce récit. — Dans les premiers faits soumis à l'Académie des Sciences, sous le règne de Louis XIV, on ne lit pas sans terreur des preuves de cet incroyable sacrilége.

La terre du cimetière des Innocents était, de toutes les nécropoles de Paris, la plus imprégnée de débris animaux. On n'ignore pas que vers la fin du règne de Louis XVI, à l'époque de la transformation du cimetière en marché, le déplacement seul de cette terre, dont on porta dans les carrières de l'Est les couches supérieures au moyen de tombereaux qui fonctionnaient durant la nuit, occasionna une putridité de l'atmosphère si intense que beaucoup d'ouvriers périrent, et que des maladies éclatèrent dans le quartier des halles. (*Mémoires secrets de Bachaumont.*) Il n'est donc pas surprenant que dans le XVIIe Siècle, trois alchimistes, désespérant de trouver l'or et le diamant, en travaillant snr les matières ordinairement victimes de leurs analyses, se soient tout à coup avisés de mettre en réquisition le *sol humain* du charnier des Innocents. Si jamais, la pierre philosophale fut une œuvre de démon, c'est entre leurs mains. Le crime de Prométhée s'expliqua, leur flambeau n'eut pas moins de succès. Ce fut nn homme, et non de l'or brut qui sortit du creuset! A ce spectacle, ils s'épouvantèrent de leur puissance; ils s'enfuirent honteusement du laboratoire. Quand la curiosité les ramena vers l'alambic, il n'y avait plus que de la terre, le fantôme s'était de lui-même remis en poudre.

André Delrieu.

(*Revue de Paris*, 1839)

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.